

été les auteurs de ces scènes de désordre.

Le lendemain à l'heure convenue, les cinq champions d'Auvergne se rencontrèrent avec ceux de Piémont.

Rheinau est une petite île parallèle à la rive gauche du Rhin, dont elle n'est séparée que par un canal de peu de largeur. Elle était alors complètement inhabitée, ce qui l'avait fait choisir pour servir d'arène à un combat dont rien ne devait transpirer. Mais les dix officiers étaient à peine en garde, que MM. d'Esparbès de Lussan et de Rochambeau, descendant d'une petite barque dans laquelle ils avaient traversé le bras du Rhin, se jetèrent entre eux en leur ordonnant de se séparer. Force alors fut d'obéir. Le chevalier d'Acigny, s'approchant de M. de Montéclar qu'il avait choisi pour adversaire, lui dit à demi-voix qu'il espérait bien qu'ils n'en resteraient pas là, et, qu'en qualité d'ancien ami, il lui demanderait l'honneur de le revoir incessamment. M. de Montéclar répondit en saluant avec froideur ; les autres, en s'éloignant, se jetaient des regards de colère. Ainsi leur rencontre n'était que différée.

En effet, une ronde passant le lendemain de grand matin à la pointe du Bayenthurm, trouva le corps de M. de Montéclar gisant sur le sable au bord du fleuve. Il avait un coup d'épée au travers du corps. Il expira sans avoir prononcé une seule parole. Un soldat ayant vu passé le triste cortège, dit à haute voix que c'était là le sort réservé aux faux témoins. Quelques heures plus tard, on trouva le corps de ce soldat à l'endroit même où l'on avait ramassé celui de M. de Montéclar. On pouvait lire à côté du cadavre un écriteau en caractères grossièrement tracés : *Piémont, au régiment des assassins !*

Le mot se répandit dans la ville avec une rapidité foudroyante. Aussitôt une foule de grenadiers et de chasseurs d'Auvergne armés de leur sabre, poussant des cris de fureur, de menaces et de provocations, parcoururent les rues qui menaient au quartier occupé par Piémont. Leurs adversaires sortirent en aussi grand nombre et les deux partis en vinrent aux mains.

En quelques instants Cologne eut

l'aspect d'une ville prise d'assaut : les boutiques se fermèrent, les bourgeois se baricadaient, les fenêtres des étages supérieurs seules restaient ouvertes et se garnirent de têtes curieuses, effrayées, qui regardaient passer le torrent grossi à chaque instant par ceux qui accouraient de tous les coins de la ville.

Juméli, comme tout le monde, était à sa fenêtre, et, plus que tout autre peut-être, prenait intérêt à ces graves événements. Elle avait vu passer le chevalier la veille paraissant être dans la plus vive agitation.

L'instinct de Juméli lui disait qu'il existait quelque rapport entre ce tumulte de la ville, la disparition du comte de Lourmel et l'agitation du chevalier ; mais on répondait à ses questions d'une manière évasive, et son anxiété s'augmentait du désir de savoir ce qu'on lui cachait.

Ce fut encore sa providence habituelle, le grenadier la Mitraille, qui vint à son aide. Elle le reconnut au milieu d'un groupe d'une vingtaine de soldats. Elle descendit en toute hâte et le rejoignit au moment où il rentrait dans une rue qui conduisait à la place New-Market.

Le grenadier, en se sentant pris par le bras, se retourna la moustache hérissée, les yeux flamboyants ; mais il se radoucit en reconnaissant Juméli.

— Ah ! c'est toi, dit-il en cherchant à se dégager. Laisse-moi, ma fille, on n'a pas le temps de causer ; il faut que j'en tue un.

— La Mitraille, un mot, rien qu'un mot !

— Eh bien ! parle ; mais dépêche-toi, mordieu !

— Dis-moi ce qui se passe et ce que veulent tous ces soldats ? Dis-moi sur-toût où est mon seigneur ?

— Le chevalier d'Acigny ?

— Non, le comte de Lourmel.

— Ah ! pour celui-là, tu ne le reverras plus, dit la Mitraille, dont les yeux devinrent encore plus flamboyants. Les gueux... ils en sont arrivés à leur fin ; mais, nom d'une pipe ! Auvergne les fera voir où sont les assassins !

— Mais où est-il ? qu'en a-t-on fait depuis deux jours ? s'écria Juméli en se